

— *Oho!... et bin, mi, jî m'ra rescouter.*

Et vola l'tchêrêtte qui rescote, qui rescote, si bin qu'elle rint à stor di l'âbe.

— *Tins, di-st-i l'âbe, poqrê rescote-tu, don, tchêrêtte?*

— *Pa, di-st-elle ainsi, y a l'piou qu'ê mœrt, et l'pouce qui tchoûle, et l'tchin qui hawe, et mi dji rescote!*

— *Oho, c'ê-st-ainsi, di-st-i l'âbe. Et bin, mi, jî m'ra fer tot p'tit.*

Mains y aveut 'n' ouhai so l'âbe.

— *Là! qu' d'j'arape (1). di-st-i l'ouhai. Poqrê r'mousse-tu è terre?*

— *Pa, di-st-i l'âbe, y a l'piou qu'ê mœrt, et l'tchin qui hawe, et l'tchêrêtte qui rescote, et mi, dji m' fais tot p'tit.*

— *Ah! c'ê coula! Et bin, mi, dji m'ra disploumer.*

Et vola qu'i râte tote ses plome eune à eune et qu'i les tape lûrâ.

Main y aveut on p'tit valet qu'êsteut r'nou qœrî d' l'aice à l'fontaine.

Tot vèyant coula, i d'mande à l'ouhai poqrê qu'i s'displome ainsi.

— *Bin, di-st-i, y a l'piou qu'ê mœrt, et l'pouce qui tchoûle, et l'tchin qui hawe, et l'tchêrêtte qui rescote, et l'âbe qui s' fait tot p'tit. Et bin, mi, jî m' displome.*

— *Oh bin, rattind! di-st-i l'gamin.*

I k'mince à petter ses possons onque so l'aute, si bin qu'i les s'pège à co cînt mœre boquets.

Vochal li papa qu'êl vèyève ramanou et qu'accourt po vèyi que novelle.

— *Oh ho!... et bien moi, je vais reculer.*

Et voilà la charrette qui recule, qui recule, si bien qu'elle vient buter contre l'arbre.

— *Tiens, dit l'arbre, pourquoi recules-tu, donc?*

— *Mais, dit-elle, c'est que le pou est mort, et la puce pleure, et le chien aboie, et moi je recule.*

— *Ah! c'est ainsi, dit l'arbre, et bien, je vais me faire tout petit.*

Mais il y avait un oiseau sur l'arbre.

— *Tiens! dit l'oiseau. Pourquoi rentres-tu en terre?*

— *Mais, dit l'arbre, c'est que le pou est mort, et la puce pleure, et le chien aboie, et la charrette recule. Et moi, je me fais tout petit.*

— *Ah! c'est pour cela? Eh bien! moi, je vais me déplumer.*

Et le voilà qui s'arrache toutes les plumes et les jette à bas.

Il y avait un petit garçon qui était venu chercher de l'eau à la fontaine,

En voyant cela, il demande à l'oiseau pourquoi il se déplume ainsi.

— *C'est parce que le pou est mort et la puce pleure, et le chien aboie, et la charrette recule et l'arbre se fait tout petit. Eh bien! moi, je me déplume.*

— *Oh! bien, attends! dit le gamin.*

Il commence à frapper ses pots l'un contre l'autre, si bien qu'il les brise en cent mille morceaux.

Voici le papa, qui le voyait resté en chemin et qui accourt pour voir ce qui se passe.

— *Dji n'ê pou rin, di-st-i l'valet, c'ê l'piou qu'ê mœrt, et l'pouce qui tchoûle, et l'tchin qui hawe, et l'tchêrêtte qui rescote, et l'âbe qui s' fait tot p'tit, et l'ouhai qui s' disprome. Et mi dji s'pège mes deux possons.*

Doyi 'n' si-faute, li père ri-z-appogne li gâriot et i v'z èl triqu'tège comme on tournai.

Quand ci fourit tot, nosse gamin, tot mâva, happe ine pire et l'tappe après l'ouhai.

L'ouhai bêche è l'âbe.

L'âbe tchoûque li tchêrêtte.

Li tchêrêtte wage so l'pid de tchin.

Et l'tchin qui hagne li pouce è deux.

So s' trêvin là, l'pauvre piou s'aveut sêchi fou de l'marmite.

— *Hie! di-st-i, i fève crân'mint tchaud là et d'j' so contint d'esse fou.*

Et puis, tot vèyant qui l'pouce esteut mœtte :

— *Hie, c'ê dammage, dit-st-i. Mains j'va-st-on pau magni, ca d'j'a si faim, si faim.*

Et i magna tote li marmite por lu tot seû.

Et v'la l'fève fou.

Cak so l'sou

Vos magn'ez l'hagne et mi l'ou.

— *Je n'en peux rien, dit l'enfant. C'est que le pou est mort, et la puce pleure, et le chien aboie, et la charrette recule, et l'arbre se fait tout petit et l'oiseau se déplume. Et moi, je brise mes deux pots.*

En entendant une parole semblable, le père vous empoigne le gamin et il vous le bat comme un sabot (1).

Quand ce fut fini, notre gamin, tout fâché, saisit une pierre et la jette vers l'oiseau.

L'oiseau donne du bec dans l'arbre.

L'arbre pousse la charrette.

La charrette marche sur le pied du chien.

Et le chien mord la puce en deux.

Sur ce temps-là, le pauvre pou s'était tiré de la marmite.

— *Ah! dit-il, il faisait bien chaud là, et je suis content d'être sorti.*

Et puis, en voyant que la puce était morte :

— *Ah! c'est dommage, dit-il. Mais je vais un peu manger, car j'ai si faim, si faim.*

Et il mangea toute la marmite à lui tout seul.

Et voilà la fable finie

Pan! sur le seuil.

Vous mangerez l'écale et moi, l'œuf.

Nous avons eu connaissance de ce conte grâce à feu M. Corn. COLLIN, qui nous en a donné une variante de Polleur. Cette version, où la fontaine intervient en « se troublant », s'arrête à l'arrivée du papa, qui donne une maîtresse fessée à son fils. Depuis lors, un enfant nous a récité le même conte à Vottem (Liège), avec la finale qu'on vient de lire. Outre qu'elle permet un parallèle philosophique entre la douleur contagieuse de la femme et l'attitude égoïste du mari, cette variante a l'avantage de dévider la randonnée dans l'autre sens. Nous avons cru bien faire en ne négligeant pas cette curieuse finale.

O. COLSON.

(1) L'exclamation qui d'j'arape est une atténuation du juron : qui d'j'arrêdje, « que j'enrage! ». — Aux expressions qui d'j'arape, qui d'j'arape, qui d'j'arripe et qui d'j'arribe déjà citées à la note du t. II, p. 15 il faut ajouter qui d'j'arroubihe, du verbe arroubi, autre atténuation de arrêdje « enrager ».

(1) « Sabot », jouet analogue à la toupie, et qu'on fait tourner à coups de fouet. Les enfants liégeois appellent la toupie campinaire; elle est en effet peu répandue à Liège mais très populaire en Campine.



NOS COLLABORATEURS

M. Olympe Gilbert



Rien ne nous serait plus difficile que de faire la biographie de M. Gilbert, s'il la fallait, ici, complète. Quoique âgé de vingt-trois ans à peine, M. Gilbert a eu une vie si variée et si bien remplie, qu'il devrait sans doute faire lui-même bien des recherches pour en établir le bilan. Nomade par tempérament, il a successivement habité St-Trond, Châtelet, Charleroi, Namur, Huy et Liège; « écrivain » par passion, il fait du journalisme depuis l'âge de seize ans, rédige actuellement le journal des étudiants de Liège pour lesquels il est un leader

des plus écoutés, rédige le feuilleton wallon d'un de nos grands journaux et collabore régulièrement à dix autres; éclectique par système, il a tout abordé avec une égale facilité et un égal talent: littérature pure, chronique, fantaisie, critique d'art. Et il est utile d'ajouter que M. Gilbert tient avec une réelle autorité la chaire d'histoire de la Littérature française à l'Institut Commercial et Industriel de Liège.

Engagé par ses hautes études universitaires à étudier le patois de cette partie des Ardennes qui constitue le canton de Gedinne, M. Gilbert a fait pour nous dans ce pays une enquête approfondie.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les *Fleur*, recueillies à Bièvre, publiées t. II, p. 212 et t. III, p. 155. L'enquête de M. Gilbert ne s'est pas bornée à la littérature orale de ce canton. Elle embrasse également les croyances et coutumes. Et comme M. Gilbert a eu la chance de pouvoir pénétrer sur les lieux dans la vie intime de plusieurs vieilles personnes illettrées, à l'esprit plein de souvenirs, le résultat de son enquête est vraiment remarquable par le nombre de renseignements précis qu'il a amassés. Nous devons d'ailleurs louer sans réserve la forme définitive dans laquelle il a rédigé ces documents si divers qui sont, pour *Wallonia*, une contribution d'un intérêt exceptionnel. Se plaçant au-dessus d'un vain amour-propre de publiciste et estimant avant tout l'intérêt d'une œuvre de caractère général, M. Gilbert nous a prié de classer, pour paraître tour à tour à leur heure dans des articles synthétiques, les documents qu'il a recueillis.

Nous sommes heureux de rendre hommage à ce travailleur d'élite que l'apparente frivolité du journaliste ne détourne pas des recherches scientifiques les plus consciencieuses et les plus désintéressées.

G.

NOTES ET ENQUÊTES

1. **UN REVENANT.** — Pendant tout l'hiver dernier, dans le hameau de Hazeilles, près Erezée, on a vu un revenant, pendant la nuit circuler dans les chemins. Dans les premiers temps, on prétendait qu'il était habillé d'un grand paletot noir; par après, c'était un cavalier monté sur un cheval bai; à présent, on dit que c'est un globe de feu.

La rumeur publique a justifié ces apparitions. Depuis des siècles, en vertu d'une fondation, une messe se disait chaque semaine à Erpigny, dans la chapelle de l'ancienne Cour de Justice. Depuis un an environ, cette messe ne se dit plus. On a prétendu que l'âme du fondateur voulait protester à sa manière.

A présent, les paysans sont convaincus que le revenant ne reviendra plus parce que le clergé vient, paraît-il, de rétablir les messes.

F. C.

2. **RECTIFICATION.** — Ci dessus p. 36, nous avons reproduit du *Dictionnaire des Spots* le dicton n° 75 où la jeune fille demande à N.-D. de Bizincourt: *Metté in amoureux dins m'n écourt*. Nous traduisions « dans mon cœur » comme le *Dictionnaire*. M. AMÉ DEMEULDER nous écrit: « *Ecourt*, *écou*, *scou*, *scourchet* est l'équivalent du liégeois *vantrain*, du namurois *d'vantrain*, litt. « devant-train » c'est-à-dire tablier. En hollandais on dit *sc'hort*, et en flamand *schors*. ROQUEFORT donne *escourt* « giron »

et *escourcheut* « tablier », et le vieux français a le verbe *escourcier* « froisser ». FROISSART, *Chansons roials*, IV, 50, dit :

Des nouveaux ans, dou pain et des harens
Matons et bure oes et baron salé
A en l'escoure de ma dame aporté.

« C'est bien là le sens de tablier ou de giron. Je crois que la traduction « cœur » est erronée. »

C'est en effet probable; nous avons eu tort, comme l'auteur du *Dictionnaire*, d'écrire « cœur » — mais sans y voir malice, c'est bien le cas de le dire!

O. C.

3. **LES NOMS DES MONNAIES.** — A propos de la note n° 15, de 1896, p. 95, voici le nom des monnaies au pays de Soignies (Hainaut). La pièce d'un centime se nomme *in dijot*; celle de deux centimes, *enne cense*, *in iard*; celle de cinq centimes, *enne mastoque*; celle de dix centimes, *in gros sou*. La pièce de cinquante centimes se nomme *in d'mi franc*, comme partout, et celle de vingt francs, *enne gaunesse* « un jaunet ». Au marché, les fermières vendent encore leur beurre au sou et au liard; onze sous font un franc. Cet usage disparaît cependant de jour en jour.

Amé DEMEULDRÉ.

4. **LE FÉTICHISME CONTEMPORAIN.** — Du journal *Le Petit Bleu*, 27 novembre dernier, la note suivante : « Un de nos correspondants nous signale que les pontes au cercle « privé » d'Erquelines, pareils en cela aux clients de tant de cercles privés, sont généralement gens voués aux plus puériles superstitions. Ils s'aident tous pour accroître leurs chances, d'un fétiche quelconque, celui-ci d'un eure-dents trouvé dans telle ou telle circonstance curieuse, celui-ci d'un demi-boudin dont il a vu un ouvrier acheter l'autre moitié, cet autre d'un pieux scapulaire, un autre encore de signes de croix qu'il se trace sur le front au moment de mettre son enjeu sur la rouge ou la noire, sur pair ou impair... »



MŒURS ARDENNAISES

La foire de la Saint-Martin à Saint-Antoine (Harre)



ARMI les huit localités dont se compose la commune de Harre, la moins importante est assurément celle de Saint-Antoine, car elle ne comprend que deux feux et compte à peine une dizaine d'habitants. Cependant, elle est le chef-lieu d'une paroisse. Celle-ci offre même une particularité peu commune: elle est formée de deux villages appartenant à des provinces différentes. Ces deux localités sont Burnontige et le Fays de Harre. La première est située dans la province de Liège et la seconde se trouve dans celle de Luxembourg; de sorte que la paroisse de Saint-Antoine relève à la fois du diocèse de Namur et de celui de Liège.

Saint-Antoine se trouve aux confins des deux provinces précitées, en haut d'une colline qui domine Fays et Burnontige et se termine par un plateau aride de plus d'une lieue d'étendue.

A l'endroit où la colline se change en plaine et près de la lisière d'un bois, s'élève une modeste église avec sa tour récrépie à la limaille de fer; derrière, s'étend le cimetière entouré de murs; en face se trouve le presbytère, encore plus modeste que l'église; et au bout du cimetière, une humble chaumière où se tient un petit cabaret; le tout contigu et abrité par plusieurs grands hêtres si anciens qu'ils tombent de vétusté. Telle est cette localité, en renom dans la contrée à cause de ses foires qui sont, avec celles de Saint-Jacques près de Stavelot, les plus importantes des Ardennes belges.

La grande foire du 14 juin surtout jouit d'une vogue extraordinaire: elle couvre le plateau à une distance de deux kilomètres; de quatre lieues à la ronde; les cultivateurs y amènent leurs pores et leurs bêtes à cornes; les marchands de bétail y arrivent toujours

en grand nombre et les transactions y sont généralement nombreuses et importantes. Dans les villages des environs, cette foire est une fête traditionnelle. Les jeunes gens y vont en partie de plaisir; les enfants y accompagnent leurs parents; bien souvent, tous les membres d'une même famille s'y rendent ensemble, emportant la clé de la maison.

Le plateau de Saint-Antoine qui, en temps ordinaire, n'est traversé de loin en loin que par de rares charretiers, un pâtre ou quelques chasseurs, s'anime tout à coup, à l'approche du 14 juin.

Le cabaretier du coin du cimetière nettoie et blanchit sa demeure, répare son jeu de quilles et prend ses meilleures dispositions pour faire une abondante récolte dans cette moisson d'un jour que lui offre la foire. En avant de son habitation, des tentes et des échoppes se dressent nombreuses en deux lignes parallèles, en s'étendant vers le centre du plateau, et ne cessent d'augmenter en nombre jusqu'au jour de la foire. Ce jour-là, dès le matin, les marchands forains et les saltimbanques, arrivés la veille ou pendant la nuit, s'installent bruyamment dans leurs loges respectives.

Bientôt, apparaissent les premiers animaux, conduits par leurs propriétaires désireux d'occuper les places réputées pour être les meilleures; d'autres les suivent; leur nombre s'accroît peu à peu; enfin, vers neuf heures, des charrettes couvertes et de longues files de gens, conduisant des bêtes à cornes, arrivent par tous les chemins qui aboutissent au plateau. Leurs groupes se succèdent, se joignent, se resserrent, s'entremêlent et forment une foule tumultueuse et bruyante, un pêle-mêle indescriptible: c'est la foire.

Les cris divers et multipliés des animaux, le bruit strident des sifflets, le roulement des tambourins retentissent de toutes parts et se confondent en un vacarme confus et assourdissant qui oblige tout le monde à élever la voix pour se faire comprendre.

Les marchands de bestiaux, leur bâton à fouet en main, circulent affairés parmi la foule, s'arrêtent çà et là près des bêtes à leur convenance. Ils les tâtent, les examinent de devant, de derrière, de toutes parts. Ils se récrient sur le prix demandé, s'en vont, reviennent pour faire une offre, discutent, gesticulent, simulent la colère ou prennent un ton ironique, la demande est diminuée, l'offre augmentée, enfin un claquement de mains se fait entendre: le marché est conclu (1).

(1) Pour conclure un marché, celui des deux concluant qui s'est fait le plus tirer l'oreille tape de la main dans la main tendue de l'autre; à partir de ce moment, aucun dédit n'est admissible et, en fait, il est excessivement rare qu'on en présente.

De part et d'autre, des gens munis de sacs se pressent autour d'un tombereau couvert où grouillent en grognant des cochons de lait. Un sac s'ouvre, des cris perçants retentissent et l'acheteur se détache du groupe, emportant sur le dos son porcelet qui continue de crier.

Pourquoi ce petit rassemblement? On fait cercle autour d'une femme! Elle est toute éplorée...

Que lui est-il arrivé? Écoutons ce qu'elle raconte.

Ah! ce n'est pas sans raison qu'elle pleure et se lamente! Elle vient d'être allégée de sa bourse par la main subtile d'un voleur à la tire! L'adroit filou lui a enlevé tout l'argent qu'elle a reçu, il n'y a qu'un instant, en paiement d'une vache qu'elle a vendue. C'est malheureux, bien malheureux! murmurent quelques voix dans l'entourage. Mais la curiosité qui a amené les gens auprès de cette femme, les appelle ailleurs et l'infortunée est bientôt abandonnée à sa douleur.

..

Le tambour bat, la trompette sonne là-bas. Les curieux y arrivent de toutes parts et se pressent autour d'un homme au costume bariolé et monté sur un tréteau. Il tient en main un paquet d'une poudre inestimable. Elle guérit instantanément la migraine et le mal de dents, les coliques et la dysenterie. C'est aussi un remède infailible pour le rhumatisme et la goutte, la phthisie et l'hydropisie. Dans les villes et les riches localités, il vend son précieux paquet cinq francs et davantage; mais ici, il n'en est pas ainsi, il veut en faire cadeau à ces travailleurs infatigables des Ardennes, à ces pionniers de l'agriculture qui nourrissent les habitants des villes et des centres industriels. Il s'intéresse à eux, veut adoucir leur sort en guérissant les nombreuses affections qui résultent de leur rude tâche. C'est pourquoi il leur donne sa merveilleuse poudre pour rien... pour la bagatelle d'un franc! Malheureusement, il ne pourra faire ce cadeau à tout le monde; car il ne possède plus que quelques douzaines de paquets!

Le tambour recommence à battre aux champs et la distribution commence. Les mains se tendent, les auditeurs se pressent, se bousculent pour approcher et, pendant plus d'un quart d'heure, les pièces d'argent arrivent abondantes dans l'escarcelle du charlatan.

La distribution des précieux paquets n'est pas terminée, qu'un autre vendeur d'orviétan attire l'attention des curieux par l'exhibition d'un singe habillé en pierrot. Une foule nombreuse l'entoure bientôt, et il commence à débiter son boniment. Lui aussi a un

présent à faire à ses auditeurs, un cadeau précieux, inappréciable. C'est un onguent qui porte à juste titre le nom de Sans-Pareil.

Le Sans-Pareil fait disparaître comme par enchantement la teigne et la gale, les durillons et les cors, les dartres et les éruptions cutanées de toutes espèces. Le Sans-Pareil est également un remède souverain pour les coupures, les engelures, les brûlures, les gerçures : bref, le Sans-Pareil guérit toutes les plaies et toutes les blessures. Chaque boîte suffit pour opérer des centaines de guérisons et quiconque s'en retournera avec ce trésor en poche, devra être discret s'il ne veut voir arriver chez lui toutes les personnes de son village affligées de plaies ou de blessures. Dans mon officine, s'écrie l'orateur, je vends chaque boîte cent sous ; mais ici, ce n'est pas cent sous, ce n'est pas cinquante ni même vingt-cinq ; ici, je donne la boîte avec l'ordonnance pour la somme dérisoire de vingt sous ou un franc ! Pendant que l'apothicaire ambulante débite ses boîtes et remplit sa caisse de l'argent des bons campagnards, avançons parmi la foule.

La disense de bonne aventure se trouve à sa place accoutumée. Elle se prélassse sur un tréteau devant son appareil devinatoire. Celui-ci consiste en une petite caisse à tiroir, surmontée d'un cylindre en verre rempli d'eau où, par intervalles, on voit apparaître, émergeant de la caisse, le diabolin *Moustaphia*, secrétaire mystérieux de la devineresse. Le petit bonhomme, qui monte et descend dans le cylindre à la voix de sa patronne, fait l'admiration des assistants. Ce sont les clients habituels de la marchande de planètes : filles rieuses et avinées, garçons joviaux et gouailleurs qui

sont là, la plupart pour rire et s'amuser ; d'autres pour chercher à dissiper un doute ou ranimer un espoir concernant l'objet de leurs rêves. Ça et là des hommes et des femmes d'un âge mûr et même quelques vieillards, se faufilent discrètement parmi les jeunes gens pour aller consulter l'augure sur un événement à venir ou sur l'issue d'une affaire qui les préoccupe. Tous semblent impatients d'être servis et quelques-uns des plus éloignés n'hésitent pas à jouer des coudes pour arriver dans les premiers rangs. Hélas ! si l'on doit attendre, ce n'est pas la faute de la vendeuse, car elle ne perd pas son temps !



BARADA (1)

(1) Barada, type de coiffure de paille des Ardennaises.

« Allons choisissez, dit-elle, en présentant à ses auditeurs les plus proches, une douzaine de planètes mises sous enveloppes : choisissez vous-mêmes le secret de votre destinée ! » Et, en un instant, les planètes passent de ses mains dans celles de ses clients.

« Vous le voyez, continue-t-elle, en reprenant les planètes, ces enveloppes sont vierges de toute écriture ! Moustaphia, s'écrie-t-elle, en les introduisant dans le tiroir du coffret. Monsieur Moustaphia ! à vous maintenant de besogner... Un peu de silence ! s'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, mon secrétaire n'aime pas de travailler au milieu du bruit !... Monsieur Moustaphia, on vous attend !... Ah ! vous tardez bien ! Trouvez-vous la besogne difficile ou dormez-vous !... Enfin, voilà le petit Moustaphia ! Puisqu'il quitte son bureau c'est qu'il a fini d'écrire ! »

Et pendant que le petit bonhomme exécute son ascension habituelle, sa patronne retire les planètes de la caisse.

O surprise ! chaque enveloppe porte une suscription très apparente écrite à l'encre bleue. C'est le travail de Moustaphia ! Ses sentences sont intéressantes, écoutons-en quelques-unes : « Ne perdez pas courage, votre projet finira par réussir ». « Vous trouverez le bonheur où vous ne croyez pas le rencontrer ». « Défiez-vous de votre entourage, car il s'y trouve plusieurs envieux ».

Les assistants, qui ne connaissent pas l'acre sympathique ni ses propriétés, croient à un tour de haute magie et écoutent avec une attention mêlée de crainte la sentence qui les concerne. Un certain nombre pourtant y répondent par des railleries et s'éloignent en riant.

Les tentes où l'on débite des boissons commencent à se remplir. Celles où l'on se restaure ne chôment pas non plus. En voici une où l'on fait queue à l'entrée ! Pourquoi cette affluence de monde ? Ah ! il n'y a là rien d'étonnant : cette tente a pour enseigne « A la galette d'Aywaille ! » Toutes les places y sont occupées et aussitôt qu'il y en a une disponible, trois amateurs se présentent pour la prendre. Beaucoup de clients même, fatigués d'attendre, demandent à être servis debout. Le régal comprend trois galettes et une grande jatte de café au lait, le tout pour vingt-cinq centimes. C'est appétissant, expéditif et pas cher ! La fameuse galette d'Aywaille à cinq centimes, si estimée en Ardennes, est comme toujours fort recherchée. Tous les enfants veulent la goûter et les cultivateurs, qui ont fait bonne foire, l'achètent par douzaines pour la reporter en cadeau à leurs familles.

Déjà un grand nombre de marchands, arrivés le matin avec leurs hottes remplies de galettes n'en possèdent plus une seule ;

mais il en reste d'autres mieux approvisionnés; car, en divers endroits, on les entend crier : « Aux bonnes galettes d'Aywaille, à cinq centimes! Quand il n'y en a plus, il en reste encore! »

Où vont ces deux hercules avec leurs lourds instruments de travail? Quitteraient-ils déjà le champ de foire?... Non, ils changent de place. Sans doute qu'ils ne font pas assez d'argent par ici, et ils vont ailleurs chercher une meilleure fortune. Bonne chance, Messieurs les hercules, dans votre nouvelle installation!

Approchons de ce grand escogriffe de saltimbanque, qui, d'une voix éraillée, appelle les passants dans sa loge en leur montrant le portrait informe de je ne sais quel animal. « Entrez, crie-t-il, venez voir le chevreau phénoménal, la bête merveilleuse qui fait l'admiration de tout le monde! Jamais curiosité aussi étonnante n'a été produite à cette foire! Cet animal a cinq jambes, la queue sur le flanc gauche, le pelage chamarré et à nul autre pareil! Entrez, n'hésitez pas, vous ne payez que dix centimes. »

Mais quoi? presque tous les curieux qui sortent de la loge sourient ou chuchotent entre eux!

D'où vient cela?

Ah! je vais le savoir, car parmi les sortants, je remarque un ami!

Il m'a aperçu et vient vers moi : « Eh bien! Oscar, as-tu vu cette étonnante curiosité? — Allons donc, c'est une mystification! — Comment! la merveille ne répond pas à l'annonce? — C'est une mystification, te dis-je, une vraie supercherie! Sais-tu ce que c'est cet animal merveilleux? — Un chevreau, dit-on. — Oui, un biquet tout ordinaire ayant la queue un peu inclinée sur le côté gauche, ayant une jambe postiche grossièrement attachée sous le ventre. »

C'est une farce!...

« Sais-tu où les tenanciers des jeux ont pris position?

— Ils s'installent ordinairement à la lisière du bois, derrière les baraques. Dirigeons-nous de ce côté...

Nos recherches ne seront pas longues; car les voici déjà. Arrêtons-nous d'abord ici. Près de nous, un bonneteur est installé avec ses trois cartes! Ces cartes sont étalées devant lui sur la table et il les fait voyager au moyen de ses doigts. Voilà un joueur qui pose une mise de cinq francs sur l'une de ces cartes. Tiens, il gagne! Oui, mais tous les joueurs heureux sont des compères. Ils arrivent toujours à point nommé, tantôt pour ranimer quelque joueur découragé, le plus souvent, pour faire miroiter, aux yeux des spectateurs, un gain facile et presque certain et les porter ainsi à tenter la fortune.

Les joueurs ordinaires gagnent parfois. Il arrive que le bonneteur les laisse gagner au début quelques petites sommes pour les allécher et mieux les dépouiller après.

A quelques pas d'ici on entend les dés qui résonnent sourdement dans la gaine de cuir. Et plus loin, la roulette tourne avec son bruit de crécelle. Là-bas, c'est l'as de cœur qui gagne. A côté, l'on crie : Hardi à la banque!

Il est à remarquer que tous ces jeux se trouvent toujours groupés dans le même endroit! Ils sont prohibés; et ceux qui les tiennent ont soin de se réunir pour éviter plus facilement d'être surpris par la gendarmerie. L'un d'entre eux est chargé de filer les gendarmes qui se trouvent à la foire et de signaler leur arrivée à d'autres compères qui font le guet autour des jeux. A un signal convenu, toutes ces tables, entourées de joueurs, se transforment comme par enchantement et, quand les gendarmes arrivent, la roulette, les dés et les cartes ont disparu pour faire place à de petites boutiques d'objets divers.

..

« Une petite aumône, s'il vous plaît, pour un pauvre aveugle!... »

Ah! le pauvre vieillard, pourquoi s'aventure-t-il ainsi au milieu de cette foule tumultueuse? Il a beau répéter sa prière, personne ne prête l'oreille à sa voix dolente et il n'a rien à attendre par ici que des bousculades!... C'est probablement pour les éviter qu'il élève si fort la voix!

Laissons-le faire, c'est un homme pratique. Dans la place qu'il occupe habituellement, il est surtout en vue de ceux qui arrivent et de ceux qui partent; or, à l'heure actuelle, il n'y a plus d'arrivants et il n'y a pas encore de départs; c'est pour lui un moment d'attente dont il profite pour aller, avec son guide, se régaler à la Galette d'Aywaille et, comme tu vois, il ne perd pas son temps en route! C'est un ancien de la foire : tous les habitués le connaissent et sa recette est d'ordinaire très fructueuse.

Le meilleur moment pour lui est celui de l'arrivée : il est d'usage, pour ceux qui entrent à la foire par ce côté, d'adresser une invocation à saint Antoine en passant devant l'église; or, une bonne action en amène une autre et un grand nombre ajoutent à leur prière, une aumône pour l'aveugle.

Les personnes charitables qui ont fait bonne foire ne l'oublient pas non plus à leur retour et, comme la satisfaction porte à la générosité, elles se montrent parfois fort larges dans leurs aumônes.

A quelques pas, on entend l'orchestre de la tente-guinguette. On s'y est mis en frais pour la musique. Ma foi oui : il y a violon, cor et clarinette, de quoi remuer les jambes les plus engourdies. Tous les jeunes gens se dirigent par là.

A partir de ce moment, la foire appartient à la jeunesse.

Autour des différentes boutiques, des jeunes filles alertes, affairées, nombreuses circulent par petits groupes, riant, babillant, passant d'une échoppe à l'autre, au gré des plus entreprenantes, regardant tout, voyant peu de chose, achetant moins encore.

Le hasard amène aussi des jeunes gens dans ces environs : des saluts s'échangent, les rencontres se font, les couples se forment et partent dans diverses directions pour aboutir invariablement à la tente-guinguette. Là, le bal champêtre bat son plein. Au son retentissant de l'orchestre, les danseurs s'animent et sautent à l'envi, faisant résonner, sous leurs souliers ferrés, le plancher vacillant de la salle improvisée. Les uns en sortent, d'autres y entrent : les danses diverses alternent et se suivent ; et pendant les courts intervalles qui les séparent, l'un des musiciens fait le tour des danseurs pour recevoir, de chacun d'eux, le jeton traditionnel d'un sou.

Pendant que la jeunesse prend ses ébats, le champ de foire se dégarnit peu à peu. Les marchands règlent leurs comptes avec les vendeurs, rassemblent leur bétail et prennent leurs dispositions pour le départ. Les particuliers qui n'ont pas fait bonne foire, disparaissent les uns après les autres, avec leurs animaux qui emboîtent le pas accéléré du retour.

Dans les débits de boissons, les consommateurs deviennent moins nombreux, mais beaucoup plus bruyants. C'est le moment des scènes bacchiques et drôlatiques, inhérentes à la foire : un tapageur est expulsé d'une tente où il cause du désordre et s'éloigne l'air menaçant et en maugréant ; une querelle s'élève, puis s'apaise ; deux hommes se prennent au collet et sont séparés par leurs compagnons à l'approche des gendarmes ; un particulier, pris de boisson, est reconduit par des amis qui essayent en vain de dissimuler son ivresse ; un autre ivrogne, abandonné à lui-même, titube et tombe, se relève en jurant pour retomber encore et continue de la sorte, cherchant un abri où il puisse cuver sa boisson ; un groupe de curieux accompagnent deux jeunes fanfarons qui se dirigent avec ostentation vers le bois pour y vider un différend par un duel au bâton ; mais arrivés parmi les buissons, les duellistes s'expliquent et se réconcilient.

Mais l'heure du retour est arrivée et le branle-bas du départ s'accroît et se communique de proche en proche. Les boutiquiers et

les marchands forains replient bagage ; la foule se disloque, se parpillent et s'écoule par tous les chemins des environs. Le bal champêtre continue toujours, mais il n'est plus entouré de curieux : le nombre de danseurs va sans cesse en diminuant et bientôt il ne reste plus dans la salle que quelques couples d'amateurs qui ont attendu le désencombrement pour exécuter à leur aise, dans leurs formes et avec leurs cadences primitives, les trois vieilles danses du pays : la Maclotte, l'Allemande et l'Amoureuse.

Ces derniers danseurs disparaissent à leur tour et le soleil n'est pas couché que le cabaretier du coin du cimetière se retrouve seul sur le plateau et peut, tout à loisir, compter sa recette du jour.

Le lendemain et les jours suivants, le champ de foire reprend encore un peu d'animation. Une foule d'enfants et des gens désœuvrés le parcourent en tous sens, cherchant dans la poussière des pièces de monnaie ou d'autres objets perdus à la foire. Les possesseurs des diverses tentes y arrivent aussi pour les démonter, et emmènent, sur des véhicules les plus variés, la boiserie qui a servi à les élever.

Mais une fois ce travail terminé, le plateau reprend son aspect solitaire et redevient désert comme auparavant.

Chapitre extrait de *Noirbroqua-le Pendu*, *Chronique ardennaise*, Liège 1895 (ouvrage signé : J. NOSRIPE).

J. PIRSON.



Là haut sur la montagne



2.

— Qu'avez-vous donc la belle
Si fort que vous pleurez ?
— Je pleure, oui, c'est de tendresse
D'avoir aimé joli berger.

3.

— Aimer n'est pas un crime
Dieu ne le défend pas.
Faudrait avoir un cœur de roche
Pour ne jamais avoir aimé.

4.

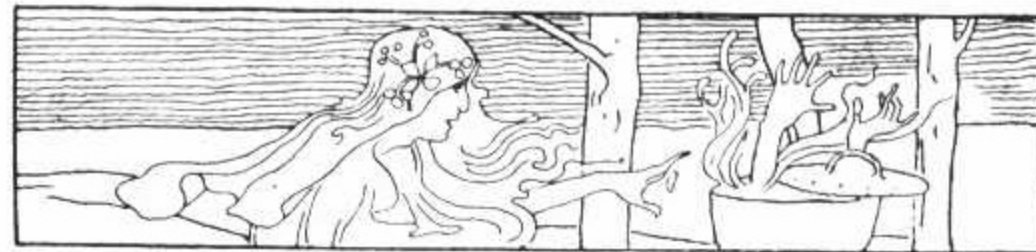
Moutons dedans la plaine
Ils ont *danger* (besoin) de l'eau
Et vous, bergère, belle bergère,
Avez *danger* de mon amour.

5.

Moutons, leur faut de l'herbe
Papillons faut la fleur
Et vous bergère, belle bergère,
Vous ne vivez que de langueur.

Chanté en 1892 par Jeannette C..., couturière à Hermée.

O. C.



LES BÉOTIENS DE DINANT

Voir les tables

XXXI

Les pommes projectiles

Un Namurois invite un copère de ses amis à l'accompagner à la chasse. Celui-ci, qui est un couard, fait des difficultés.

— C'est trop dangereux, dit-il.

— Allons, fou, dit le Namurois, on tire avec des pommes cuites !

Bref, l'autre se décide.

Seulement, par malheur, un coup maladroit lui envoie une balle qui lui traverse le bras.

Il jette son fusil et, en s'en allant, il rencontre son ami le Namurois.

— Pourquoi t'en retournes-tu ?

— On triche, dit-il : quelqu'un tire avec des crues !

XXXII

Le chasseur d'alouettes

Un copère envoie son fils, muni d'un bon fusil, chasser aux alouettes.

Un lièvre part à bout portant. Il le met en joue, mais soudain, il se ravise et dit :

— J'oubliais que ce n'est pas une alouette.

Et, de peur de déplaire à son père, il laisse retomber son fusil.

XXXIII

La « couque » de Dinant

Le comte de Namur un beau jour devait passer par Dinant. On veut le traiter dignement, et du crû.

Rien de mieux qu'une « couque » (1).

Mais il la faut de qualité.

On en fait une énorme. Elle mesurait cinq pieds de France. Mais la cuire est la difficulté : le four n'en mesurait que quatre.

(1) *Couque*, pain d'épices. Dinant est aussi célèbre pour ses *couques* à présent qu'il le fut autrefois pour ses *dinanderies*.

On dut abandonner l'idée et l'on se contenta de préparer un beau discours pour expliquer l'affaire (1).

XXXIV

Le pont de Dinant

Le pont actuel de la ville en a remplacé un très ancien dont les copères étaient très fiers. Quand ils en parlaient, on ne manque jamais de rappeler la vieille facétie en vertu de laquelle ce vieux pont portait la mirifique inscription : *Hic pons factus est* « ce pont a été fait ici. »

Il est vrai que les Dinantais lettrés ne se laissent pas prendre sans vert.

Ils répondent que l'inscription, ainsi présentée, n'est pas complète et qu'il faut lire à la suite le millésime exact. De telle sorte qu'on pouvait traduire : « Ce pont a été fait en..... »

XXXV

Le copère au sermon

Un grand prédicateur de l'église St-Aubin, à Namur, faisait du haut de sa chaire un sermon si touchant que tout le monde pleurait.

Un copère qui était entré à l'église pour laisser passer la pluie, faisait seule exception.

Un voisin lui demande comment il se fait qu'il reste insensible en écoutant si bien parler.

— Moi, répond le copère : tout cela ne me dit rien : je ne suis pas de la paroisse !

XXXVI

Un plat très cher

Deux copères en voyage s'en vinrent à une auberge où ils remarquèrent un perroquet qui parlait.

— Quel bel oiseau ! Un oiseau qui parle ! Ce doit être bien bon à manger.

Et l'un d'eux alla demander à l'aubergiste de mettre l'animal à la broche pour souper.

— C'est un plat cher, dit l'aubergiste.

— Qu'à cela ne tienne. Nous en avons trop grande envie !

L'aubergiste tua le perroquet, le pluma, et le mit à la broche.

Quand l'oiseau fut à point :

— C'est très bien, dirent nos hommes. Maintenant, donnez-nous en pour deux liards !...

(1) Cette histoire est une variante de celle du « poisson trop grand » — qu'on a pu lire ci-dessus t. III, p. 132.

XXXVII

Les semeurs de sel

Un farceur convainquit certains copères que le sel est extrait du fruit d'une plante semblable au froment.

Le sel ne coûte pas cher. Mais il n'y a pas de petites économies. Nos copères résolurent donc d'ensemencer un champ, ce qu'ils firent dans le plus grand secret.

Bientôt l'herbe pointa et les copères ne doutèrent point un seul instant que ce ne fût la plante merveilleuse.

Ils résolurent de sarcler leur champ et tirèrent au sort à qui devait échoir le soin de mener à bien cette opération indispensable.

Celui qui en fut chargé se vit arrêter au premier pas qu'il fit dans le champ : il était chaussé de souliers ferrés. Il se déchaussa : la trace des pieds s'y vit encore.

Enfin, le plus malin de nos copères proposa de transporter le sarcler jusqu'au milieu du champ couché sur un brancard.

A leur grande stupéfaction, ils firent tant de dégâts... que le sel n'a jamais poussé !

Jos. DEFRECHEUX.





A PROPOS DES CHANSONS

IV

Les airs populaires, musique nationale

La Classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique s'est réunie en séance publique, le 8 novembre dernier. A cette séance, le Directeur de la Classe, M. J.-Th. Radoux, de Liège, a prononcé un très remarquable discours sur « la Musique et les Ecoles nationales » où, après une étude serrée des conditions du grand art, il s'élève, dans une remarquable argumentation, contre les excès des écoles d'imitation personnelle, en faveur des écoles d'inspiration nationale.

« La polyphonie du ^{xv}^e siècle, dit-il, n'était qu'érudition, sécheresse ; celle du ^{xix}^e, au contraire, est devenue affinée, ultra-sensible, d'une souplesse et d'une vie merveilleuses, lui permettant de traduire toutes les émotions, toutes les passions humaines. C'est donc vers celle-ci que tous les efforts se portent, et Wagner, une fois encore, en aura été la suprême expression ! Aussi n'est-ce pas sans inquiétude qu'on peut envisager l'avenir musical, car, déjà à l'heure actuelle, il n'y a presque plus d'écoles reflétant franchement l'esprit et les aspirations natives d'une nation ; toutes se wagnérisent plus ou moins. »

Cependant, « l'imitation est un mensonge que l'homme se fait à lui-même !... Sans doute il faut être de son temps ; le cerveau, terrain intellectuel, pour produire, doit être nourri de la moelle des chefs-d'œuvre, mais à la condition de rester *soi* ; car les œuvres doivent être d'essence intime, et ne sont sincères et durables qu'à la condition d'être l'expression d'un tempérament ; et le tempérament est lui-même la résultante naturelle de l'éducation, des mœurs, voire même de l'état social d'un pays. De là ces ressemblances marquées et si facilement reconnaissables dans l'expression musicale des écoles italienne, allemande et française, pour ne citer que celles qui, pendant longtemps, surent conserver leur physionomie originale.

« Je suis, continue l'honorable Directeur du Conservatoire royal de Liège, je suis personnellement fort sympathique à toute tendance ayant pour objet d'imprimer à la pensée cette couleur locale propre aux différentes races ; et cela m'amène à dire quelques mots des deux écoles qui, de nos jours, tendent le plus nettement vers ce but.

« C'est d'abord la jeune école slave, avec Borodine, Cui, Moussorgsky et Rimsky-Korsakow comme principaux protagonistes, et l'école scandinave dont le plus chatoyant représentant actuel est Edward Grieg.

« La nouvelle école russe procède évidemment de Berlioz et de Liszt... Mêmes audaces harmoniques, mêmes procédés d'instrumentation ; tout y est, sauf le caractère typique des œuvres, qui reste national. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce résultat puisse être attribué à des causes psychologiques, mais bien plutôt à un système d'éducation musicale raisonné, et dont les sources se trouvent dans la mélodie populaire. » A l'appui de cette assertion après avoir remarqué qu'« il n'y a pas de pays où le peuple ait exprimé ses joies et ses douleurs avec une naïveté plus poétique qu'en Russie » et que « nulle part le chant populaire n'a mieux fait vibrer l'état d'âme d'une nation », l'orateur constate « le soin avec lequel les chansons du peuple ont été recueillies, annotées et harmonisées par des compositeurs de mérite. » « Livrée ensuite aux réflexions des artistes élevés à l'école gratuite fondée en 1862 par Balakirew, et dirigée par Rimsky-Korsakow, il est évident que cette moelle populaire, infiltrée dans le cerveau d'une génération, devait porter en elle une force créatrice originale, et le présent de la jeune école russe le prouve surabondamment.

« Ainsi que nous avons pu le constater à la lecture d'un grand nombre d'œuvres de tous genres, certains compositeurs scandinaves sont également arrivés à nationaliser leur art, puisant leurs inspirations à la source populaire si heureusement employée par la jeune Russie. Tous les compositeurs ne sont pas imprégnés au même degré ; quelques-uns ont subi plus ou moins l'influence étrangère, comme Niels Gade et Schytte ; mais le prestige exercé par les principaux, et notamment par Noordack, Svendsen et Grieg, finira, nous n'en doutons pas, par épurer la source et donner à ce pays un art particulier. »

« Cela ne paraîtra-t-il pas suffisant à nos jeunes musiciens qui, presque tous s'obstinent à vouloir être de petits Wagner, oubliant, comme l'a dit le célèbre humoriste anglais Sterne « qu'un homme est plus riche avec une once de son propre esprit, qu'avec un tonneau de celui des autres ? » Qu'en reflétant dans ses œuvres l'esprit d'autrui, il ne sera toujours qu'un écho affaibli du génie qui lui sert de modèle ?

« Pourquoi, dès lors, ne tenterait-on pas dans notre pays ce qui a si merveilleusement réussi chez les peuples du Nord ? Les éléments ne manquent certes pas : nos provinces, tant flamandes que wallonnes, possèdent une quantité fort respectable de chants populaires qui ont bien aussi leur caractéristique, leur saveur *sui generis*.

« Pour arriver au but que j'indique, il ne faudrait pas seulement s'en tenir à la publication de ces chants, dûment harmonisés, mais au contraire les plus typiques, qui serviraient de thèmes à la composition de solfèges, où toutes les difficultés modernes de rythmes, d'intonation, etc., seraient méthodiques, graduées. On envelopperait, en quelque sorte, dès l'enfance, le futur compositeur dans une atmosphère nationale en lui infusant peu à